

**MARTIN  
MICHAUD**

**DELTA  
ZERO**

**UNE ENQUÊTE DE VICTOR LESSARD  
ET JACINTHE TAILLON**



**MARTIN  
MICHAUD**

**DELTA  
ZERO**

**UNE ENQUÊTE DE VICTOR LESSARD  
ET JACINTHE TAILLON**



## Julia

*Limites de Pierrefonds et de Senneville  
Île de Montréal, 4 juin 1995*

Frissonnant dans sa veste de jeans Levi's, Julia avançait d'un pas rapide, les bras croisés sur sa poitrine pour lutter contre la fraîcheur du soir. À travers le feuillage, on apercevait encore les reflets métalliques du lac des Deux Montagnes, mais l'obscurité s'installait. Outre les bruits nocturnes des bois du voisinage, les alentours étaient silencieux. La jeune femme pressa encore le pas sur le chemin de gravier de la rue Angers. Elle s'était rendue chez une amie, mais celle-ci était absente. Pas de réponse non plus à la maison des parents de cette dernière, située au coin de Gouin Ouest, deux cents mètres en amont.

Après avoir attendu tout l'après-midi et une partie de la soirée, Julia lui avait griffonné un mot, puis l'avait glissé sous la porte. Geneviève avait-elle oublié leur rendez-vous? Ne devaient-elles pas passer une journée entre filles et dormir là où son amie avait élu domicile pour l'été, soit la remise à bateaux de son père? Peut-être avait-elle eu une urgence ou s'était-elle trompée de jour. Quoi qu'il en soit, Julia avait commencé à remonter le chemin vers le boulevard, espérant y attraper un lift sur le pouce.

La jeune femme habitait encore la maison familiale, à Montréal-Nord, et malgré qu'elle adorât ses trois jeunes frères, elle y passait le moins de temps possible : les conflits avec ses parents étaient devenus trop fréquents. Voyant que son amie ne rentrait pas, Julia avait appelé son amoureux de la cabine téléphonique au coin de la rue, mais celui-ci n'avait pas répondu. Le sachant sorti avec des amis, elle lui avait laissé un message sur son répondeur, qu'il prendrait en revenant : elle se rendait à Laval en stop afin de passer la nuit chez lui.

Julia avait froid. Le murmure du vent dans les arbres vibrait comme un vacarme à ses oreilles. Et, maintenant, voilà que la lumière s'évanouissait. Elle s'arrêta un instant pour écouter et jeter un œil par-dessus son épaule, retenant son souffle en regardant derrière elle. Rien. Son imagination lui jouait des tours. Elle allait poursuivre sa route lorsque le bruit qu'elle avait perçu se fit entendre de nouveau. D'abord sourd, le son se précisa. Un moteur.

Tournant la tête, elle vit les phares se matérialiser sur Gouin, là où le viaduc enjambait un bras de la rivière à l'Orme. La jeune femme se figea instinctivement, son cœur cognant dans sa poitrine.

Une Camaro noire avec un aigle doré peint sur le capot, ses vitres teintées frémissant sous les basses, s'arrêta à sa hauteur. La vitre du conducteur descendit, libérant les premières notes de *The Number of the Beast*, d'Iron Maiden.

Julia sentit une vague de panique glacée dans son ventre lorsqu'elle reconnut l'homme au volant.

— Vous faites quoi ici ?

Celui-ci souriait, mais la sinistre grimace n'atteignait pas ses yeux. Outre le conducteur, elle avait entrevu au moins deux autres hommes à l'intérieur.

— Toute seule, la nuit... C'est pas plutôt moi qui devrais te demander ça ? Tu t'en vas où ? Monte, on va te donner un lift.

Elle fit un pas en arrière, tous ses sens en alerte.

— Non, non, pas besoin. Je m'en vais dormir chez une amie. Elle habite la maison juste à côté.

— Tu devrais faire plus attention. On sait jamais sur qui on peut tomber. Viens, monte.

— C'est gentil, mais c'est correct. J'ai envie de prendre l'air.

— Ah ouin, t'es sûre ? Dans ce cas-là, viens jaser un peu. Mon frère veut te parler...

La portière arrière s'ouvrit, libérant un quatrième passager dont Julia n'avait pas remarqué la présence par la vitre baissée. Plus massif, plus brutal, l'homme qui s'avancait vers elle la terrifiait chaque fois qu'elle avait le malheur de le croiser.

Sans plus attendre, Julia pivota sur elle-même et s'élança en courant en direction du bois. Le véhicule se mit à reculer vers elle, ses feux arrière éclairant la nuit. Le souffle court, Julia ne cria pas à l'aide en s'enfonçant sur sa gauche, elle savait que ça ne changerait rien.

Sa seule chance était de courir.



## *Gravitas*

*n.f.* La gravité est une force fondamentale de la nature qui attire deux masses l'une vers l'autre. Elle est responsable de la chute des objets vers le sol et du mouvement des planètes autour du soleil.

*En relativité générale:* la gravité est la déformation de l'espace-temps par la masse.

*Au basketball:* le terme *gravity* est utilisé pour décrire un joueur attirant l'adversaire comme un aimant lorsqu'il n'a pas le ballon. L'un d'eux a déclaré à propos de la difficulté à contrer Stephen Curry, un joueur élite : « C'est une galaxie, c'est une planète, c'est un système solaire. Tout gravite autour de lui. »



## Cosmocentrique

*Montréal*

*De nos jours*

Dans la chambre à coucher principale de son haut de duplex plongée dans la pénombre, Victor Lessard tendit le bras pour faire taire le réveille-matin sur sa table de nuit. C'était un modèle ancien, avec un cadran blanc et des aiguilles dorées, qui sonnait chaque jour de la semaine à 5 h 45.

Se levant, il s'étira puis passa sa paume ouverte sur ses cheveux coupés ras. Il aimait arriver le soir dans une chambre en ordre. Aussi, avant de filer sous la douche, il tira la couette vers la tête du lit, éliminant les plis du plat de la main, et remplaça ses oreillers.

Ce 15 mai était spécial et il ne voulait être en retard sous aucun prétexte.

Serviette enroulée autour de la taille, il se posta quelques minutes après s'être lavé devant le miroir surplombant la commode de sa chambre, où tous les accessoires nécessaires pour sa journée étaient disposés avec le même soin méthodique que ceux de Somerset dans le film *Seven* de David Fincher : badge, carnet, Sharpie 0,7 mm, couteau pliant, lampe de poche, stylo et téléphone cellulaire. Victor n'avait jamais été aussi ordonné qu'à présent qu'il habitait seul.

Il enfila un t-shirt sur ses biceps saillants et lissa sa moustache, qu'il gardait courte. Il observa un instant son reflet dans le miroir : la ligne de sa mâchoire était toujours aussi affirmée, ses iris verts brillaient de l'éclat lumineux de ceux d'un homme enfin en paix avec son passé et ses fantômes.

Victor cheminait beaucoup plus sereinement depuis l'enquête lui ayant permis de comprendre le drame qui avait décimé sa famille<sup>1</sup>. Il pensait encore souvent au plus jeune de ses frères, Raymond, mais ces souvenirs s'inscrivaient à présent dans un contexte plus positif. Il revoyait le jeune garçon enjoué qui lui manquait plutôt que d'être hanté par son cadavre couvert de sang.

En entrant dans la cuisine, il déverrouilla l'armoire, saisit son holster et l'enfila. Machinalement, il vérifia le cran de sûreté de son Glock, puis rengaina l'arme. Il ouvrit ensuite la porte du frigo, sur laquelle était toujours fixé un portrait de lui et de Nadja Fernandez, à une époque où ils filaient le parfait bonheur. Il y attrapa deux pommes qu'il avalerait en chemin et un bouquet de pivoines jaunes achetées la veille, encore dans leur emballage.

Leur rupture avait été provoquée par le départ de Nadja, retournée habiter au Mexique pour être auprès de sa mère malade. La jeune femme s'était contentée de lui dire qu'elle n'aurait plus l'énergie d'entretenir une relation. Comment la personne qui, la veille encore, vous murmurait des mots d'amour pouvait-elle mettre une croix sur des années de bonheur commun d'un simple appel téléphonique ?

Pris par surprise, la gorge serrée, Victor n'avait pas insisté. Préférant tirer sa révérence avec élégance, il avait remercié Nadja pour tout le temps passé ensemble et lui avait souhaité le meilleur, ne recevant en retour qu'un sanglot étouffé.

---

1. Voir *La Chorale du diable* et *Ghetto X*.

Quelle violence.

Quelle douleur.

Quelle tristesse.

Il avait trouvé du réconfort dans les mots d' *Avec le temps*, la célèbre chanson de Léo Ferré, qu'il avait écoutée en boucle pour avoir la force d'accepter sans savoir. Sans jamais comprendre.

Pourquoi ?

Victor avait été estomaqué, comme frappé au plexus, de constater à quel point leur relation, qu'il avait crue à l'épreuve de tout, avait pu au contraire si soudainement se dissoudre en poussière. Il s'était senti trahi, consommable, jetable après usage.

Il n'avait jamais éprouvé de colère, que de la résignation.

Et, après le choc initial, il n'avait pu s'empêcher de penser à une idée qui le confrontait : peu importait l'impression qu'il avait eue d'être la personne favorite de Nadja, peu importaient les moments heureux partagés, on ne sait jamais ce qui se passe dans la tête de l'autre.

Il fourra dans le lave-vaisselle la tasse dans laquelle il avait bu son espresso, puis il remplit sa bouteille d'eau, un cylindre métallique. Avec le départ de ses enfants de la maison et, plus récemment, celui de Nadja, il avait lentement appris à apprivoiser cette nouvelle liberté, qu'il appréciait dorénavant à sa pleine mesure.

Dans le hall, il baissa les yeux sur ses chaussures de course proprement rangées sous la patère, à côté de ses bottes Red Wings élimées. La semaine précédente, il avait reçu un colis provenant de l'ouest du pays, qui contenait une paire de Nike Air Force 1 noirs en cuir, avec l'émblématique sigle blanc et la semelle couleur caoutchouc naturel. Dans la boîte de chaussures, il avait trouvé une note et une photo où il posait en compagnie de son fils, désormais aussi solide que lui physiquement.

*Salut p'pa,*

*C'était vraiment le fun le temps qu'on a passé ensemble au ranch. Scotty Bowman est heureux comme un roi, mais Loki et lui s'ennuient de leur marcheur préféré.*

*Miss you, pops.*

*Martin*

À côté de sa signature, le jeune homme avait dessiné un cœur. Victor enfile les Air Force 1 en repensant aux dessins que Charlotte et Martin lui offraient quand ils étaient petits, et son cœur à lui se gonfla de gratitude. Plus il vieillissait et plus il chérissait ce lien avec ses enfants devenus adultes, qui ne cessait de croître et de se renforcer, à l'instar de l'amour qu'il leur portait.

Scotty Bowman, le chien dont il avait hérité au terme de l'enquête à Matagami<sup>2</sup>, avait saccagé son appartement la seule fois qu'il l'avait laissé sans surveillance. Victor avait découvert dans la foulée que l'animal souffrait d'anxiété de séparation. Travaillant de longues heures, il avait dès lors été obligé de le tenir enfermé dans une cage en son absence.

Même s'il payait une voisine pour le sortir deux fois par jour, il savait que l'animal peinait à s'adapter à sa nouvelle vie. À l'été, il était allé visiter Martin en Saskatchewan, où celui-ci travaillait sur le ranch de son oncle. Le fils de Victor s'y était relocalisé pour éviter de s'attirer les foudres d'un groupe criminel qu'il avait dénoncé<sup>3</sup>. Les années étaient passées et il n'était finalement jamais reparti.

Victor jeta un regard sur l'appartement pour s'assurer que tout était en ordre. Soucieux que chaque chose soit à sa place, il se rendit au salon fermer le couvercle de son tourne-disque et ranger dans sa pochette le vinyle de *Kind*

---

2. Voir *Jusqu'au dernier cri*.

3. Voir *Je me souviens*.

*of Blue*, de Miles Davis, qu'il avait écouté la veille avant d'aller dormir. Puis, récupérant ses clés et le bouquet de pivoinas jaunes sur la console de l'entrée, il referma derrière lui la porte de l'étage.

Croisement entre un malamute et un loup, Loki, le fidèle partenaire canin de Martin, suivait ce dernier dans tous ses déplacements. Scotty Bowman et lui s'étaient tout de suite entendus comme larrons en foire, profitant des grands espaces qu'offrait la propriété.

Au courant des problèmes que son père éprouvait avec la garde du chien et considérant la camaraderie qui s'était installée entre les deux animaux, Martin lui avait suggéré de le lui laisser « en consigne » au ranch. Le plus sérieusement du monde, il avait affirmé que cela ferait une raison additionnelle à Victor de venir lui rendre visite plus souvent. C'était avec tristesse, mais en privilégiant le bien-être de l'animal, auquel il s'était attaché, qu'il avait accepté la proposition de son fils.

La main posée sur la poignée, Victor réalisa soudain qu'il avait oublié l'une de ses plus fidèles compagnes. Il revint à l'intérieur et attrapa sa veste de cuir élimée là où il l'avait laissée en entrant, sur le dos d'un des tabourets du comptoir-lunch. Il l'enfila en redescendant les escaliers vers la sortie.

En marchant dans l'allée, vers le trottoir, il jeta un coup d'œil à l'appartement du bas, où Elmer Cere, un anglophone cassant son français, avait jadis l'habitude de l'interpeller de son balcon lorsqu'il rentrait.

« Bonjour, l'enquêteur. Comment va la vie ? »

Et Victor souriait, attendri par le vieil homme et son besoin de socialiser. Elmer le retenait dans des conversations qui s'étiraient et l'invitait souvent à boire un café ou un verre. Mais s'il avait coutume de se défilier, prétextant un rapport à terminer ou des corvées urgentes, le sergent-détective se rappelait avoir accepté une fois et être entré

chez les Cere. Alors dans sa quinzième année de sobriété, il s'était vu offrir un doigt de cognac par Elmer, mais avait opté pour un café sans se confier, par pudeur, sur son combat contre l'alcoolisme.

L'état de santé d'Elmer, avec qui il s'était lié d'amitié au fil du temps, avait empiré au fil des années. Puis une nuit, alors que Victor peinait à trouver le sommeil, les gyrophares d'une ambulance illuminant sa chambre à travers les rideaux l'avaient mené à la fenêtre. Il était resté figé là quelques instants, observant la scène en silence : les ambulanciers transportaient Elmer emmitoufflé sous les couvertures de la civière. Victor avait commencé à s'habiller pour sortir, mais quand il était arrivé en bas, les ambulanciers repartaient dans un vacarme de sirène.

Il s'engouffra dans sa vieille Saab Turbo, garée au même endroit que l'ambulance qui avait emmené Elmer cette nuit-là. Après avoir appris le décès du vieil homme dans les jours suivants, le sergent-détective avait regretté de n'avoir pu lui dire un dernier au revoir.

Il démarra en murmurant les mots qu'il se répétait depuis, chaque jour, au départ.

— Belle journée, Elmer.

Ce matin-là, alors qu'il roulait sur l'avenue Monkland, Victor était absorbé par des pensées le ramenant aux quelques questions qui, ces dernières années, l'interpellaient avec plus d'insistance.

Quel est le sens de la vie ? Sommes-nous seuls dans l'Univers ? L'existence se termine-t-elle avec la mort ?

Pour y trouver réponse, il avait entrepris une série de lectures qui lui avaient permis de découvrir une vision du monde correspondant à ses valeurs profondes : la société cosmocentrique reposait sur l'idée que les êtres vivants et non vivants sont interconnectés et égaux. Il était plus que jamais convaincu que l'humain n'était supérieur ni au territoire ni aux animaux, que tous étaient interdépendants.

Victor freina en catastrophe pour éviter deux adolescents qui, arrivés de nulle part, passèrent en courant devant le pare-chocs sur le feu rouge. Alors qu'il secouait la tête, l'un d'eux lui brandit le majeur sans se retourner. Soulagé d'avoir évité la collision, il se remit en marche et alluma la radio au 98,5 FM.

S'il espérait que l'humanité développe une plus grande conscience collective, il ne se berçait pas d'illusions pour autant. Comme beaucoup d'autres, il avait assisté avec impuissance à la débâcle démocrate aux dernières élections aux États-Unis, cette jadis grande nation qui, non contente d'avoir répudié ses principaux alliés, basculait vers l'autoritarisme.

Il écoutait à présent *Lagacé le matin*, où l'animateur grillait un élu à propos de la crise du logement et des problèmes d'itinérance à Montréal. Victor en connaissait un rayon sur la question. La prise en charge des itinérants souffrant de problèmes de santé mentale n'était en théorie pas le travail de la police, mais elle était devenue par la force des choses un défi majeur pour le SPVM, qui devait assumer des responsabilités dépassant le cadre de son mandat.

Immobilisé au feu rouge au coin de Monkland et Wilson, Victor baissa sa vitre. Le soleil brillait dans la vitrine du Pharmaprix, le mercure atteignait déjà douze degrés et s'il fallait en croire les prévisions, la journée s'annonçait chaude.

Alors qu'il redémarrait et passait devant le local des Alcooliques anonymes de son quartier, où il était devenu personne-ressource après avoir lui-même fréquenté l'endroit par le passé, Victor se sentit en vie, heureux, quasiment léger. Son cœur se gonflant d'optimisme, il sourit en se tournant vers le bouquet de pivoines jaunes posé sur le siège passager.

Il ne se souvenait plus depuis combien d'années il avait sérieusement perdu l'envie de boire, ce qui était bon

signe, et il avait rendez-vous avec une femme qu'il aimait profondément.

Qu'est-ce qui pourrait mal tourner par une journée pareille ?

## Bienvenue au 1035

Le bouquet de pivoines à la main, Victor traînait nonchalamment son mètre quatre-vingt-dix dans le parking du nouveau centre opérationnel du SPVM, un vaste complexe moderne dont la façade en verre teinté et en béton anthracite scintillait dans le soleil du matin. Il venait de garer sa vieille Saab, après avoir passé la guérite du poste de garde, d'où les entrées et sorties étaient surveillées.

Victor coupa entre les voitures de patrouille et les véhicules d'intervention. Sa veste de cuir tranchait avec son t-shirt marine et son pantalon cargo vert foncé, l'ensemble donnant à sa silhouette une allure à la fois inquiétante et soignée. Il consulta sa vieille Hamilton, dont il avait hérité à la mort de Ted, son ancien mentor au SPVM et père de substitution, puis il sourit. Plus de trente minutes avant son rendez-vous ; il avait le temps de rentrer boire un café et lire ses courriels.

Se rapprochant du bâtiment, il avançait, l'air tranquille. Après les difficiles événements de Matagami<sup>4</sup>, Victor avait décidé de s'impliquer auprès des jeunes, les grands négligés de la pandémie de COVID-19, selon lui. Il coachait

---

4. Voir *Jusqu'au dernier cri*.

donc depuis six mois une équipe de basketball mixte de son arrondissement, pour la plupart des adolescents de milieux défavorisés.

Et si ce matin-là il boitait légèrement, c'était le résultat d'un entraînement la veille, où il avait affronté sa meilleure joueuse dans un match amical. Le sergent-détective sourit. Ce léger détail n'échapperait pas à celle qu'il devait rencontrer. Il entendait déjà ses railleries, quolibets et remarques douteuses... Tout ce qui lui avait tant manqué en son absence, de la véritable musique à ses oreilles.

Victor et Jacinthe, c'était à la vie, à la mort...

Et la mort, Jacinthe l'avait frôlée après Matagami, étant atteinte d'un cancer de l'estomac. Depuis cette affaire, à mesure que les traitements avaient amélioré sa condition, les deux coéquipiers s'étaient accrochés à l'espoir qu'elle puisse un jour reprendre du service.

Et ce moment, après deux ans d'un long chemin de croix, était enfin arrivé.

Le sergent-détective longea les véhicules du stationnement des visiteurs et s'apprêtait à couvrir les derniers mètres le séparant du grand hall vitré de l'entrée lorsque, perplexe, il reconnut sa voiture.

L'ayant vu dans son rétroviseur, elle l'attendait, sa vitre déjà baissée.

— Comment ça tu traînes de la patte, mon homme ?

Il haussa les épaules en s'approchant, comme s'ils reprenaient un dialogue interrompu la veille.

— C'est plus une blessure à mon *ego*. Je me suis étiré de quoi dans un match un-contre-un avec ma meilleure joueuse. Mais qu'est-ce tu fais là, toi ? On s'était pas donné rendez-vous à 8 heures ?

— Je sais pas pourquoi, j'étais branchée sur le 220, à matin. Pas capable de tenir en place...

Trop fébrile, elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— C'est une grosse étape aujourd'hui. On l'a espérée longtemps, cette première journée-là.

Elle acquiesça en baissant le regard, touchée, puis elle le releva aussitôt vers lui.

— Mais toi, kessé que t'as pensé?! T'as jamais joué au basket de ta vie, Lessard.

— Scuse, pour ta culture personnelle, j'étais très bon au basket. J'ai même déjà joué collégial, tu sauras.

Un temps passa, puis elle le fixa comme une crotte de chien fumante.

— Comment, collégial? Tu veux dire au cégep?

— Si tu veux.

— Wow, méchante carrière...

— Mets-en.

— Impressionnée, je suis. T'es sûrement rendu indépendant de fortune avec ça, hein? Plus besoin de travailler?

— Non, non, cent pour cent. Moi, chus là juste pour le plaisir de ta compagnie.

Jacinthe esquissa un sourire crasse.

Ayant subi une chirurgie où une portion importante de ses intestins avait dû être retirée ainsi que de sévères traitements de chimiothérapie, elle avait perdu beaucoup de poids.

— Je me disais aussi...

Victor entrouvrit la portière du conducteur.

— Bon, vas-tu rester le cul dans ton char toute la journée ou on rentre faire des dommages?

Pour ne pas la froisser, il se retint de l'aider, après s'être fait servir à plusieurs reprises « Une femme a sa fierté » quand il essayait de trop en faire pour elle à l'hôpital.

Heureusement, cette fois-ci, sa coéquipière parvint à se lever par elle-même après un premier essai peu concluant, où son impulsion du bassin était déficiente. Sachant qu'il lui manquait une part de son énergie, qu'elle regagnerait graduellement, Victor attrapa sur la banquette arrière le

sac à dos qui lui faisait office de sac à main, puis il referma les portières.

Ils s'étaient mis à marcher vers le bâtiment lorsqu'il lui tendit le bouquet de pivoines jaunes.

— Pour moi ?

— Ben, certain.

— Pis tu t'es rappelé ma couleur préférée en plus.

— C'est sûr.

— Mais... kessé tu veux que je fasse avec des fleurs, mon homme ?

Le sergent-détective lui sourit.

— Que tu les mettes dans un vase sur le coin de ton bureau, genre ?

— Ah ouin, je pourrais faire ça.

Cherchant son souffle, taquine, Jacinthe scruta les Air Force 1 que Martin lui avait offerts.

— Nice, tes Sketchers, mon homme. Ça te fait un beau pied.

— Merci. C'est un cadeau de mon fils.

Alors qu'ils poursuivaient leur chemin, il lui offrit son bras, sur lequel elle s'appuya.

— Marty Boy ? Comment c'qui va, mon grand garçon ?

— En pleine forme. Tu le reconnaîtrais pas. C'est rendu un homme.

— Ça fait une éternité. Fuck, je m'ennuie de lui quand y était petit. Y était-tu attachant, ce kid-là !

Victor sourit sans répondre, mais la remarque le toucha. Appréciant au plus haut point les adultes que ses enfants étaient devenus, il gardait une mélancolie à propos des deux petits humains qu'ils avaient été.

— Pis le chien, lui ? Y vit-tu toujours sa *best life* ?

— Scotty Bowman ? Y est ben mieux là-bas en liberté que dans sa cage chez moi.

— En plus que t'es vraiment facile à vivre, hein, mon beau ténébreux ?

— Bon, checke qui parle...

Ils arrivèrent devant l'entrée principale, un large parvis en béton flanqué de drapeaux du Québec et du Canada qui menait à des portes automatiques.

— Maudit Lessard à marde. Fait plaisir de voir ta grosse face ici, plutôt que dans la chambre des tortures.

Sachant qu'elle faisait ainsi référence à ses traitements à l'hôpital, il posa une main sur son épaule.

— Content d'être ici avec toi, partner. Prête ?

Jacinthe observa une minute l'enseigne discrète sur le mur de façade, les lettres métalliques argentées annonçant *Service de police de la Ville de Montréal*, puis elle prit une grande inspiration.

— J'me sens comme une neuve, mon homme.

— C'est un nouveau départ.

Ils disparurent à l'intérieur en continuant de s'asticoter, comme un couple de vieux inséparables.

Après avoir présenté Jacinthe à quelques membres de leur nouvelle équipe, Victor la conduisit dans le vaste espace ouvert où travaillaient les tandems, chaque équipe séparée de l'autre par des cloisons. Ayant finalisé ses dossiers aux Crimes majeurs, le sergent-détective travaillait pour l'unité des Crimes non résolus depuis trois semaines. Comme la plupart de leurs collègues, il avait collé deux bureaux ensemble pour qu'ils se retrouvent face à face, afin de faciliter leurs échanges.

Assis à sa place, Victor consultait ses courriels, tandis que Jacinthe aménageait son bureau. Tirant une boule à neige de son sac à dos, elle la posait sur sa table de travail lorsque Macha Garneau, la nouvelle commandante des Crimes majeurs, qui chapeautait aussi les Crimes non résolus, arriva à sa hauteur.

Le sergent-détective avait refusé le poste alors que Paul Delaney, devenu le directeur du SPVM, supervisait encore

le département à l'aide d'un adjoint. Celui-ci avait donc jeté son dévolu sur Garneau, un choix unanimement salué tant par l'état-major que par les syndicats de policiers.

Celle-ci tendit la main à l'enquêtrice.

— Bienvenue au 1035. Victor m'a tellement parlé de toi, j'avais hâte de te revoir.

Jacinthe esquissa un sourire narquois.

— C'est vrai, ça? Ça fait changement. D'habitude, Lessard est meilleur à me caler qu'à me remonter.

Ils rirent à l'unisson. De la Place Versailles, où ils avaient anciennement leurs bureaux, les Crimes majeurs avaient déménagé leurs pénates au nouveau centre opérationnel du SPVM, situé au 1035, rue Sherbrooke Ouest. De la même façon qu'ils avaient pris l'habitude de référer à « Versailles » en parlant de leur ancien bureau, les enquêteurs du SPVM avaient trouvé un surnom pour le nouvel édifice.

« Le 1035 » s'était imposé non seulement parce que c'était accrocheur et facile à retenir, mais aussi parce que c'était un code utilisé par le SIM. En effet, dans le jargon du Service de sécurité incendie de Montréal, le code 10-35 signifiait: « Police demandée. »

Victor désigna la commandante Garneau.

— Tu te rappelles Macha? L'enquête sur le roi des Mouches<sup>5</sup>?

Ils avaient croisé la jeune femme dans une affaire sordide, alors qu'elle n'était encore qu'une simple patrouilleuse. Garneau avait par la suite connu une ascension fulgurante au sein de l'état-major.

Les souvenirs de Jacinthe ne semblant plus aussi vifs, elle baratina, des étoiles dans les yeux.

— Comment je pourrais oublier ça, un visage de même?

— Bon, tu recommences à sonner macho, pis matante. Tu reprends du poil de la bête...

---

5. Voir *La Chorale du diable*.

— Merci, Lessard. Mets-moi à l'aise devant la visite.

— Avoir un petit filtre de temps en temps, non ? Particulièrement avec ta nouvelle boss...

Sourire en coin, Macha Garneau savourait l'échange bon enfant entre les deux coéquipiers.

— Eille, arrête. Tu charries. Pis de toute façon, entre femmes, on se comprend, non ?

— Absolument, Jacinthe. On se comprend. J'ai toujours apprécié ton franc-parler.

L'enquêtrice se tourna vers Victor, un petit sourire triomphant au coin des lèvres.

— Tu vois ? Solidarité fallopienne.

Il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Jacinthe. Qu'elle lui avait manqué ! Il avait ressenti son absence comme une perte, comme si on lui avait amputé ses quatre membres. Sa coéquipière et meilleure amie avait toujours été là pour le soutenir, depuis leurs débuts au SPVM. Il se trouvait à un moment de sa vie où, conscient qu'elle avait besoin de lui à son tour, il était heureux de prendre soin d'elle.

— La santé est bonne, Jacinthe ?

— Juste deux, trois polypes, rien là, commandante.

Le sergent-détective ne put s'empêcher d'intervenir.

— Ouin, pis *juste* deux-trois rondes de chimio...

Si Victor et sa patronne comprenaient qu'ils participaient à un rituel où Jacinthe tentait de gérer les apparences en projetant l'image de la femme invulnérable qu'elle incarnait par le passé, ils n'en admiraient pas moins la résilience et la force de caractère qu'elle devait déployer pour revenir au travail.

La commandante reprit, après un bref silence ému.

— Bienvenue à bord, Jacinthe. Très contente de savoir que tu vas mieux. Victor t'en a sûrement glissé un mot, mais j'étais absolument ravie quand j'ai su que tu avais accepté de rejoindre les Crimes non résolus. On fonde beaucoup d'espoir sur l'unité depuis qu'on a ajouté des

ressources. Les familles des victimes, en particulier, vont scruter notre travail à la loupe. Et ensemble, vous pouvez faire une différence.

Jacinthe approuva de la tête, touchée par ces mots simples, venant du cœur.

— Merci, patronne.

La commandante esquissa un sourire moqueur.

— J’ai gravi les échelons jusqu’aux Crimes majeurs en vous prenant pour modèles, tous les deux. Cela dit, j’ai toujours été épatée par vos résultats, mais un peu moins par... certaines de vos méthodes.

Sous le couvert de l’humour, elle leur montrait qu’elle les connaissait de réputation et, sans dire qu’elle les avait à l’œil, elle clarifiait ses attentes : qu’ils effectuent leur travail à l’intérieur du cadre, eux qui avaient parfois tendance à en déborder.

— C’est pas le même beat qu’en haut, ici, mais ça frappe aussi fort. D’une autre façon.

Sachant que Jacinthe ne pourrait plus soutenir le rythme aux Crimes majeurs, un horaire impossible auquel Victor et elle s’étaient astreints durant plus de vingt ans, ce dernier avait obtenu de Macha Garneau qu’ils soient tous deux mutés dans l’unité des enquêtes non résolues, celle des *cold cases*. Ce poste, il en était convaincu, leur demanderait moins de travail hors des heures régulières, moins de terrain aussi, ce qui économiserait forcément sa coéquipière.

— Vous allez plonger dans des histoires abandonnées depuis longtemps. Les proches des victimes que vous allez rencontrer ont eu le temps de cicatriser leurs blessures et vous, vous allez les rouvrir. C’est une lourde responsabilité que vous ne devez jamais, jamais négliger. Le volet humain.

Victor acquiesça. Jacinthe se contentait de fixer la commandante.

— J’ai regardé votre historique de dossiers. Sur les huit cents *cold cases* que nous avons en main, il y en a deux que

vous connaissez déjà. Deux affaires non résolues sur lesquelles vous avez travaillé ensemble à l'époque.

Le sergent-détective hochait la tête, ses mâchoires se serrant légèrement.

— Le meurtre de Mario Bouchard en 2002...

Sa coéquipière compléta, comme s'ils parlaient d'une même voix.

— Pis celui de Stéphanie Séguin en 2014.

Un dealer retrouvé sans vie dans son appartement, sans traces d'effraction ni signes de lutte, et une jeune femme morte par strangulation dans une voiture garée dans une ruelle. Comment pourraient-ils oublier la responsabilité qu'ils ressentaient encore de n'avoir pu apporter aux familles des victimes le réconfort de mettre les coupables derrière les barreaux ?

De toutes les émotions que Victor avait vécues au courant de sa carrière, celle-là était la pire : le désarroi de savoir qu'ils avaient laissé tomber les proches. Ça continuait de le ronger de l'intérieur.

— J'ai mis des yeux neufs sur ces enquêtes-là. Vous deux avez hérité des dossiers des années 1990 à 2000. Et comme coup de départ, j'ai décidé de vous confier le meurtre de Julia Allard, en 1995. Un dossier où il y a eu un développement récent.

Victor fronça les sourcils.

— Lequel ? Nouvelle preuve d'ADN ?

Garneau secoua la tête, un sourire mystérieux aux lèvres.

— Non. Quelque chose de plus... inhabituel, je dirais. Mon adjoint va vous apporter les cartons dans les prochaines minutes. Je vous laisse découvrir par vous-mêmes.

Victor échangea un regard entendu avec Jacinthe.

— Bon, on fait le point plus tard, quand vous aurez eu le temps de réviser le dossier, OK ? D'ici là, je laisse le soin à Victor de te guider, Jacinthe, mais si jamais je peux faire

quoi que ce soit pour faciliter ton retour, ma porte est toujours grande ouverte, hésite surtout pas.

Elle sourit et fit un clin d'œil.

— Comme tu le disais tantôt, entre femmes, on se comprend.

— Enfin. Pas besoin de traduction.

— Oh, dernière chose. Ces dossiers-là en ont avalé d'autres avant vous. Et certains proches des victimes sont encore en vie. Ils ont pas oublié. Alors quoi qu'il arrive, faites attention à ce que vous allez réveiller.

Ils acquiescèrent, la mise en garde de Garneau résonnant en eux.

— Je suis sérieuse, faites attention à vous, tous les deux. C'est un premier dossier costaud. Prenez ça par petites bouchées. Contrairement aux enquêtes actives, on se bat pas contre le temps aux Crimes non résolus. C'est un exercice de minutie et de patience, un marathon plutôt qu'un sprint. Il faut économiser tes forces, Jacinthe, d'accord ?

L'enquêtrice appréciait déjà le style de cette femme, qui lui paraissait authentique et lui donnait envie de travailler pour elle.

— Oui. Compris, commandante. Et... euh, merci.

Ils l'observaient s'éloigner quand Victor surprit le regard de sa coéquipière.

— Ça va ?

— Ça arrête pas de ben aller, mon homme.

— Je te l'avais dit que t'allais l'aimer, oui ou non ?

— Je comprends, mais tu m'avais pas dit qu'était chick de même. Tabarnak ! Chus en amour ben raide.

— Bon, bon, c'est de notre commandante qu'on parle, fait qu'on reste professionnels, OK ?

Victor recommença à consulter ses messages, tandis que Jacinthe déballait ses affaires. Le bouquet de pivoines jaunes trônait fièrement sur le coin de sa table, éclatant

dans le beige du local. Le sergent-détective l'avait mis dans l'eau dans un vieux mug à café, en attendant de trouver un vase ou à défaut une bouteille d'eau, pour faire plus joli.

Avachie dans son fauteuil, Jacinthe l'interpella.

— Pis a joue dans quelle équipe, d'après toi ?

— La commandante ? Jacinthe... t'as pas d'allure.

Un silence s'étira pendant qu'ils s'affairaient chacun de son côté.

— Eille, Lessard ?

— Mmm ?

— Tu sais que je niaise, hein ?

— Ben oui, je le sais. Depuis le temps que je te connais...

Il était toujours rivé à son écran, pianotant une réponse à un courriel avec ses deux index.

— Lessard ?

— Mmm ?

— Moi aussi, je t'aime.

Il releva les yeux et surprit le sourire qui illuminait le visage de sa partenaire. Jacinthe avait déjà repris des couleurs tant elle semblait à l'aise dans cet environnement. Et Victor en était profondément ému et reconnaissant.

Il avait failli la perdre, elle, la moitié de son propre tout, elle qui était devenue essentielle à son équilibre, comme le yin pour le yang. Et maintenant Jacinthe était à la place qu'elle n'aurait jamais quittée, n'eût été la maladie, et sa présence rétablissait l'ordre des choses.

Les deux partenaires traqueraient de nouveau des tueurs, que savaient-ils faire d'autre ? Seulement, cette fois, ils le feraient avec une perspective différente, plus détachée, croyait-il.

Mais Victor n'allait pas tarder à réaliser que peu importait que vous tentiez d'échapper aux ténèbres ou que vous désiriez vous élever au-dessus d'elles : elles vous rattraperaient inexorablement, vous aspirant à elles pour mieux vous replonger dans le gouffre.

C'est connu. Tout ce qui monte redescend.

Il s'agissait simplement, comme on s'apprêtait à le lui rappeler, de l'effet des lois de la gravité.

## Une jeune fille sans histoire

La neige s'éleva en spirale tourbillonnante autour de la ballerine en blanc.

Elle tournait, bras ouverts, menton levé, jupe diaphane qui volait autour d'elle. Elle souriait à un monde qui ne la voyait plus, comme si elle dansait pour quelqu'un resté de l'autre côté du miroir. À ses pieds, figé dans le décor, un soldat de plomb l'observait, l'air mélancolique.

Il ne bougeait jamais. Au garde-à-vous, son uniforme usé sous les flocons, son rôle était ailleurs : assister, immobile, au même spectacle. Il la regardait comme on regarde celle qu'on n'a pas su retenir. Et elle tournait toujours sous ses yeux, encore et encore.

Une fois le mécanisme remonté, une musique se mettait en branle. Trois notes hésitantes, puis une valse débutait. Après un tour de clé, la ballerine reprenait sa course. Mais lui, le soldat de plomb, restait à son poste. Condamné à contempler ce qu'il avait perdu.

À chaque secousse, la neige retombait, un peu plus dense. Elle tournait, il veillait. Elle souriait, il se taisait. Et dans ses yeux de plomb, il y avait tout ce qu'il ne pourrait plus dire à Nadja.

Victor sortit de sa bulle et reposait la boule à neige sur le bureau de Jacinthe, qui finissait de s'installer, lorsqu'un

grincement les força à se retourner. Un policier en uniforme venait d'apparaître dans leur espace de travail. Il poussait un diable chargé de boîtes marquées du sceau des archives.

Aussi solennel que réservé, l'adjoint de Garneau s'arrêta devant eux.

— Livraison spéciale de la part de la commandante.

— Merci, mon cher. J'ai mon homme à tout faire ici, qui va s'occuper de décharger.

Pince-sans-rire, Jacinthe désignait Victor du menton, qui se leva en ronchonnant pour la galerie.

Un instant plus tard, les boîtes étaient alignées dans un coin, prêtes à livrer leurs secrets. Ils échangèrent quelques mots avec le policier qui, incommodé par l'odeur des vieux papiers, les laissa seuls avec leur première victime aux Crimes non résolus et une copie du registre d'emprunt du dossier.

Victor le consulta. À ses côtés, Jacinthe lut l'inscription qu'il fixait lui-même.

*Meurtre – Julia Allard – 1995.*

Un silence tomba. Ce nom ne faisait remonter aucun souvenir dans la mémoire de Victor. Il attrapa une boîte et la déposa sur sa table de travail. Jacinthe dégagea un classeur et souffla dessus, envoyant un nuage de particules flotter dans l'air.

Puis elle se mit à éternuer.

— Ça va prendre des Reactine, mon homme.

Il acquiesça distraitement, la tête ailleurs. Déjà, il parcourait la première page du rapport statutaire des anciens enquêteurs au dossier, Greenwood et Cournoyer, qui contenait un résumé sommaire de l'enquête.

— « Julia Allard, dix-huit ans, retrouvée morte près d'une petite rivière, dans l'ouest de la ville. Une ligne bleutée autour du cou, ses vêtements souillés de boue. »

Jacinthe baissa le regard, la gorge pleine d'un sentiment qu'elle ravalait.

— Étranglée ?

— Étranglée, oui. Une jeune fille sans histoire. Disparue en rentrant de chez une amie. On la cherchait depuis trois jours quand son cadavre a été trouvé.

Elle ferma les yeux, puis les rouvrit avec une lueur de détermination.

— Pis qu'est-ce qui a fait remonter ce dossier-là sur le top de la pile, au juste ?

Victor lui tendit la copie d'un rapport des services correctionnels daté de la semaine précédente, qu'elle lut à voix haute.

— « Crépeau. William Crépeau. Détenu depuis 2001 pour le meurtre prémédité de Meriem Benayad en 1993. Atteint d'une maladie en phase terminale, il a demandé par l'intermédiaire de son avocate à parler aux enquêteurs à propos du meurtre de Julia Allard. »

Elle repassa le document à son coéquipier.

— Je l'aime déjà pas, lui.

Le sergent-détective remarqua le nom de la juriste : May Ko Chu. Cette dernière appartenait à l'ADPI, l'Association pour la défense des personnes incarcérées, avec laquelle Victor avait déjà traité par le passé. Mais le nom ne lui était pas familier. Fondée dans les années 1960, l'ADPI militait notamment pour la défense de détenus qui n'avaient pas eu droit à un procès équitable ou dont les droits avaient été bafoués.

Avec la collaboration du CRI, le Collectif pour la révision des injustices, l'ADPI réussissait de temps à autre à faire libérer certains individus, condamnés de manière arbitraire par le système.

Jacinthe eut un sourire ironique.

— Un tueur qui décide de confesser un autre meurtre avant de crever ? Classique. Il y aurait-tu un lien entre le meurtre de la première fille pis la nôtre ?

Victor secoua la tête.

— Dur à dire avant d’avoir révisé chaque cas. Mais je suis d’accord avec toi, c’est très possible qu’il décide de confesser un autre meurtre. Ou qu’il veuille complètement autre chose.

— Comme quoi ?

— Fouille-moi. Peut-être juste laisser une dernière empreinte pour s’assurer qu’on parle encore de lui quand il sera mort. Peu importe, faisons une liste de priorités pour être prêts.

Elle grimaça, exaspérée.

— Évidemment, ça, c’est ben notre luck. Premier homicide qu’on traite, faut qu’on se tape la job en double. Je te connais, mon Lessard. Tu vas vouloir qu’on maîtrise le dossier de l’autre fille aussi bien que le nôtre avant d’aller piquer une jasette au gars.

— Faut au moins connaître le dossier Meriem Benayad dans ses grandes lignes, c’est clair. Qu’est-ce que tu dirais d’avoir une petite discussion avec l’avocate de Crépeau avant de le rencontrer, lui ?

— Je booke une rencontre, mais estie que j’haïs ça. Tu le sais, chaque fois qu’y a un avocat dans le portrait, ça nuit plus souvent qu’autre chose.

— Ça va, toi ?

— J’ai pas l’air de m’amuser ? Ah, pis y a Greenwood et Cournoyer à qui faudrait parler aussi.

Victor se leva et attrapa sa veste de cuir sur le dossier de sa chaise.

— Les anciens enquêteurs au dossier ? À condition qu’ils soient encore en vie. Je descends aux archives chercher le dossier Benayad pendant que tu t’occupes de prendre les rendez-vous, OK ?

Ayant toujours détesté la bureaucratie, Jacinthe voyait comme un chemin de croix la paperasse à remplir pour y emprunter des documents.

Elle poussa un soupir exagéré.

# DELTA ZÉRO

**NUL NE CHOISIT  
SA TRAJECTOIRE.**

À la suite des événements de *Jusqu'au dernier cri*, Jacinthe Taillon a subi des traitements pour un grave cancer de l'estomac. Sachant qu'elle ne pourrait plus soutenir le rythme des Crimes majeurs, Victor Lessard a obtenu de la nouvelle commandante d'être muté en compagnie de sa coéquipière dans l'unité des Crimes non résolus, celle des *cold cases*.

Jacinthe et Victor enquêtent sur leur premier cas, le meurtre sordide en 1995 d'une jeune femme de dix-huit ans, Julia Allard, retrouvée dans l'ouest de Montréal. Un événement récent a ravivé le dossier. Un homme déjà emprisonné pour un autre meurtre a communiqué avec les autorités par le biais de son avocate : il veut faire une déclaration aux enquêteurs.

Avec les éléments que Victor et Jacinthe découvrent à travers le scénario tordu qu'il a mis en place pour eux, la mort de Julia semble liée à d'autres meurtres non élucidés commis sur l'île de Montréal.

Sont-ils à la poursuite d'un tueur en série ou de quelque chose d'encore plus impitoyable ?



**MARTIN MICHAUD** est reconnu par la critique comme le maître du thriller québécois. Ses romans lui ont valu un vaste lectorat au Québec, au Canada anglais, aux États-Unis, en Allemagne, ainsi qu'en Europe francophone, de même que de nombreuses distinctions. Il a scénarisé la série *Victor Lessard*, qui a remporté le premier prix au Banff World Media Festival et cumulé plus de six millions de visionnements sur Club Illico.

ISBN 978-2-7648-1769-8



Groupe  
**Livre**  
QUÉBÉCOR